

Articoli/7

Le schématisme de Bergson, les possibles et le virtuel

Jean-Claude Dumoncel

Articolo sottoposto a doppia *blind review*. Inviato il 10/12/2017. Accettato il 07/01/2018.

Bergson has defined a dynamic schema which challenges structuralism in advance and opens a new path to modal metaphysics. While structuralism carries as its cross its commitment to the Saussurian synchronism, the Bergsonian scheme is from the start an animated structure, in which the virtual object performs a double move. It involves a 'catastrophe' (cfr. Thom&Petito) within the philosophical theory of colors in the form of a Riemannian multiplicity. Moreover, in the Bergsonian metaphysics, *Hamlet* demonstrates a «creation of the possible through the real» which requires a new concept of possibility, corresponding to its concept of the virtual. When Deleuze states that Albertine is a «possible world», he lays down the foundation of a modal logic which is exactly suitable for this kind of modality. And it is only when Bergson, Proust, Péguy and Deleuze embark together on the Bergsonian 'boat' that the true meaning of the Bergsonism may be unveiled. Therefore, on a lineage where Plato comes first and Leibniz comes second, Bergson is the third.

Selon Bergson¹ la métaphysique a pour fonction de dévoiler «la structure des choses»² (en suivant ses «lignes intérieures»³). Dans la mesure où l'usage du mot «structure» est pris pour critère, on est donc fondé à parler littéralement d'un structuralisme bergsonien, précédant⁴ tous les autres⁵, même celui de

¹ Nous citons les œuvres de Bergson par leurs initiales suivies du numéro de la page. DI: *Essai sur les données initiales de la conscience*; MM: *Matière et Mémoire*; R: *Le Rire*; EC: *L'Évolution créatrice*; ES: *L'Énergie spirituelle*; DS: *Les deux sources de la Morale et de la Religion*; PM: *La Pensée et le Mouvant*; avec O pour les Œuvres dans l'édition Gouhier-Robinet.

² MM 204; O 320. Chez Bergson cette structure des choses est autre que «la structure fondamentale de notre esprit» (MM 205; O 321) à laquelle elle n'est pas non plus relative.

³ Ces «lignes intérieures» de 1896 anticipent «les articulations dessinées par la nature» de 1907 qui sont celles que sait suivre le «cuisinier habile» auquel «Platon compare le bon dialecticien» (EC 257; O 627) selon l'inscription par Bergson de la méthode bergsonienne dans le langage de la dialectique platonicienne, sur quoi nous reviendrons.

⁴ Dans *J'étais structuraliste avant tout le monde*, essai repris dans *Structuralisme, jeunesse, Dante* (Paris 1995), Gombrowicz a le mérite d'élever humoristiquement une prétention à un titre dont l'attribution pose un problème sérieux, comme nous avons tenté de l'établir dans le texte cité par la note 6 qui suit.

⁵ Selon Bally et Sechehaye dans leur Préface au *Cours de Linguistique Générale* de Saussure (Lausanne 1965, p. 7) les cours de linguistique générale professés par Saussure ne commencent

Russell⁶. Mais le structuralisme a sa croix, évoquée par les couples conceptuels comme «genèse et structure»⁷ ou «la structure et l'événement»⁸: la croix du structuralisme, c'est le fait que, dans l'opposition saussurienne synchronie/diachronie, la structure est confinée à la synchronie, de sorte que le mouvement (si mouvement il y a) doit lui être imprimé de l'extérieur. Tandis que Bergson a inventé, «en faisant appel au grec»⁹, le concept de «*schéma dynamique*». Chez lui, ce concept forgé pour penser l'effort intellectuel est de ce fait limité au domaine de la pensée. Mais pour l'exégèse objective de la pensée bergsonienne, et donc pour le métalangage dont nous avons besoin afin d'expliquer son langage¹⁰, ce vocable est naturellement le plus approprié pour exposer ce qui nous paraît être le plus précieux de cette pensée: ce qu'il convient donc d'appeler *le schématisme de Bergson*. En définissant, au-delà même de la «structure des choses», un *schéma dynamique des choses*, le schématisme bergsonien surclasse d'avance le structuralisme tout en se plaçant comme lui au niveau de l'universalité que permet l'abstraction impliquée par les notions usuelles de «structure» ou de «schéma».

La gloire de Bergson: Essai sur le magistère philosophique, tel est le titre d'un livre de F. Azouvi¹¹. Le concept de magistère philosophique ainsi introduit est particulièrement pertinent. Cependant le magistère exercé par Bergson demande encore à être mesuré dans toute son envergure. À cet effet il faut citer d'abord les témoignages hors-pair que nous devons à deux des disciples de ce maître.

Il y a le jugement de Jean Wahl fin 1939:

Il faut, disaient les scholastiques après Aristote, qu'à chaque époque il y ait un philosophe, un esprit qui pense le monde. Ce philosophe, c'est aujourd'hui Bergson¹².

Et il y eut préalablement l'évocation d'Etienne Gilson en 1927:

qu'en 1906. Le mot «structure» est d'ailleurs absent de l'Index du *Cours*. Et selon Georges Mounin c'est la fondation par Hjelmslev et Bröndal, en 1938, de la revue «Acta linguistica», portant comme sous-titre *Revue internationale de linguistique structurale*, qui «est sans doute l'acte de baptême officiel du structuralisme comme nom de tendance en Europe», sachant que le premier article du n° 1, signé de Bröndal, a pour titre «Linguistique structurale» (*La Linguistique au XXe siècle*, Paris 1972, p. 127).

⁶ Chez Russell, en effet, le concept de structure en mathématiques (différent des futures «structures mères» de Bourbaki) date de 1903. Sur l'ensemble de la question, cf. J. C. Dumoncel, *Une archéologie du structuralisme*, «Critique», 804, 2014.

⁷ Cf. M. de Gandillac, L. Goldmann et J. Piaget (dir.), *Genèse et structure*, décade de Cerisy-la-Salle 1959; La Haye 1964.

⁸ P. Ricoeur, *La structure, le mot, l'événement*, «Esprit», mai 1967; repris dans *Le conflit des interprétations: Essais d'herméneutique*, Paris 1969.

⁹ «L'effort intellectuel», ES 161; O 936.

¹⁰ Dans *Schématisme bergsonien et schématisme kantien* J. Segond attribue directement à Bergson la thèse d'une «création schématique» dans «une production hétérogène du devenir» qui est celle «des êtres ou de l'univers en son évolution totale» (*Henri Bergson: Essais et témoignages*, recueillis par A. Béguin et P. Thévenaz, Neuchâtel 1943, p. 245). Ce schématisme bergsonien suppose par conséquent que le concept de schéma dynamique, forgé au sujet de la pensée, se trouve transposé à l'être. Nous entérinons ici cette transposition.

¹¹ Paris 2007.

¹² J. Wahl, *Henri Bergson*, «NRF», 1^{er} décembre 1939.

La présence de ce philosophe parmi les jeunes gens nous faisait mieux comprendre ce qu'avait dû être la vie de Socrate ou de Platon au milieu de leurs disciples¹³.

Mais ces hommages, en dépit de l'altitude où ils se placent, demeurent dans l'élément de la généralité. Ils pourraient éventuellement être décernés dans le même siècle à d'autres philosophes de haute stature et de vaste rayonnement tels que Husserl, Russell ou Wittgenstein. Dans le cas de Bergson l'appréciation doit être non seulement plus spécifique mais plus circonstanciée. C'est le souvenir du tandem Socrate-Platon par Gilson qui s'approche le plus de l'étiage voulu en évoquant métonymiquement toute l'Athènes antique, avec sa palestre et son aréopage. Car le magistère bergsonien ne se limite pas au rayonnement du génie de Bergson s'ajoutant à la galerie de génies qu'est l'histoire de la philosophie ni à son influence à court terme et à long terme. Pour obtenir toute la mesure du magistère de Bergson, il faut prendre en considération dans son ensemble ouvert ce qui peut se décrire d'abord comme une sorte de pléiade polyvalente, où les astres principaux sont Bergson (1859-1941), Proust (1871-1922), Péguy (1873-1914) et Deleuze (1925-1995), dans les rôles respectifs et disparates du Philosophe, du Romancier, du Poète et du Commentateur.

D'abord, selon Deleuze, il y a un «point où Proust reprend, relaie Bergson»¹⁴. Cette capacité, pour un philosophe, d'être *relayé* par un romancier de l'envergure propre à Proust¹⁵ est, dans toute l'histoire de la pensée un hapax pour une double raison. Il a fallu plusieurs siècles pour passer de l'aède Homère au philosophe Platon. Mais Bergson a été immédiatement suivi de Proust dans ce qui est à la fois une accélération-éclair de l'histoire et une inversion de la marche historique. Ensuite Deleuze déclare qu'en philosophie de l'histoire Bergson est surclassé par Péguy¹⁶. Enfin les jugements que nous venons de citer sont prononcés par l'auteur du «Bergson» de 1956 et du *Bergsonisme* de 1966 qui ont complètement renouvelé le commentaire bergsonien.

Le relais Bergson-Proust et le surclassement de Bergson par Péguy, inclus dans l'explication de Bergson par Deleuze, ont construit une configuration unique dans toute l'histoire de la pensée. Sur le fleuve de l'histoire, c'est *l'embarcation bergsonienne*, la «Nef de Bergson». Bergson, Proust, Péguy et Deleuze, tous, quelle que soit leur importance respective, sont d'abord, comme tout le monde même si c'est moins que quiconque, ancrés dans leur époque. Mais la nef de Bergson, elle, a levé les amarres pour s'avancer dans la suite des temps.

À titre de corollaire *la question du commentaire bergsonien ne fait qu'un avec le problème de la fécondité du bergsonisme*. C'est la lecture la plus féconde qui a le plus de chances d'être la plus fidèle. La fécondité, d'ailleurs, fait partie des prérogatives générales du génie. Mais une philosophie comme celle de Bergson,

¹³ *Une heure avec Etienne Gilson*, dans F. Lefèvre, *Une heure avec*, tome III, nrf, 1927.

¹⁴ G. Deleuze, *Différence et Répétition*, Paris 2011, p. 115.

¹⁵ Sur la filiation de Bergson à Proust exposée dans son détail, cf. J. C. Dumoncel, *La Mathesis de Marcel Proust*, Paris 2015.

¹⁶ Notice «Péguy», dans M. Merleau-Ponty (dir.), *Les Philosophes célèbres*, Paris 1956.

capable de s'arrimer à une œuvre romanesque et à une œuvre poétique, est dotée par là même d'un statut théorique à part. Les liens qui l'unissent à sa double postérité littéraire sont d'abord plantés dans son propre système selon des lignes qui par là même y sont qualifiées comme lignes de force prépondérantes. La participation de Bergson à l'embarcation bergsonienne est prioritaire dans l'interprétation du bergsonisme.

Ceci étant posé, quels sont précisément les traits du bergsonisme émergent dans cette perspective, que nous appellerons celle du bergsonisme en mouvement?

Une grande partie du commentaire bergsonien s'est malheureusement immobilisée dans une sorte de fixation sur l'*Essai* de 1889, comme si tout le bergsonisme était une glose du concept de «durée». Pour sortir de cette immobilisation il faut d'abord voir avec Deleuze¹⁷ que «le secret du bergsonisme est sans doute dans *Matière et mémoire*». Mais quelle est, dans son intégralité, la doctrine bergsonienne de la mémoire? Elle tient en trois thèses capitales¹⁸ qui pour cette raison vont nous donner l'*abc* du bergsonisme résumé dans le cône ABS de Bergson pourvu que nous tous ses attributs:

a) Il y a dans notre mémoire, non pas une seule conservation du passé, mais «mille et mille répétitions de notre vie psychologique»¹⁹ qui sont «figurées par autant de sections A'B', A''B'', etc., du même cône» et définissent ainsi les «plans différents»²⁰ de la mémoire, à commencer par le plan AB lui-même qui est le plan de la mémoire pure et intégrale. Chacune de ces conservations va du passé le plus ancien en A, A', A'' (etc.) jusqu'au présent situé en B, B', B'' (etc.);

b) Les multiples plans de mémoire sont autant de «systématisations différentes»²¹ du même passé, d'après des «souvenirs dominants» qui leur sont propres et sont représentés comme des «points brillants»²², par opposition aux souvenirs quelconques, lesquels «forment une nébulosité vague», plus ou moins détaillée;

c) Le cône est habité par un «*objet virtuel*»²³ animé d'un double mouvement²⁴, d'une part de *rotation* sur un plan donné, pour aller y chercher le souvenir utile dans le présent, d'autre part de *translation* d'un plan à un autre pour transformer le souvenir pur et inconscient, pris sur plan AB, en souvenir-image conscient parvenant au point S.

Indépendamment de sa signification psychologique sur notre mémoire, la thèse de Bergson se ramène donc à la postulation d'un *cône* sectionné par des *plans* parsemés de *points* remarquables et parcouru par un *objet virtuel* en *mouvement* qui alterne rotations horizontales et translations verticales. C'est ce cône animé

¹⁷ G. Deleuze, *Bergson*, dans *L'Île déserte et autres textes*, Paris 2002, p. 41.

¹⁸ Cf. J. C. Dumoncel, *L'argument de Bergson contre la théorie de la trace: le concept de mémoire multiple*, dans *Bergson et les neurosciences: Actes du Colloque international de neuro-philosophie*, édité par P. Gallois et G. Forzy, Le Plessis-Robinson 1997.

¹⁹ MM 181; O 302.

²⁰ MM 189; O 309.

²¹ MM 188; O 308.

²² MM 190; O 310.

²³ MM 145; O 274.

²⁴ MM 188; O 307-308.

que nous appelons le *schéma dynamique* de la métaphysique bergsonienne. Il ne s'agit pas seulement d'une figure géométrique puisque cette figure est le théâtre des mouvements que l'objet virtuel y accomplit. Et une fois ce schéma dynamique défini, tout comme il arrive pour les structures mathématiques, il va se révéler capable de recevoir des significations nouvelles, moyennant des interprétations adéquates et inattendues.

La première est aussi, malgré son laconisme, la plus importante en raison du fait qu'elle subsume d'avance et annonce toutes les autres. Elle intervient dès le dernier chapitre de *Matière et Mémoire*. Là, Bergson invite le lecteur à la «représentation de durées à élasticité inégale»²⁵. Et de ce pluriel mis au mot «durée» il a d'abord donné la raison:

En réalité, il n'y a pas un rythme unique de la durée; on peut imaginer bien des rythmes différents, qui, plus lents ou plus rapides, mesureraient le degré de tension ou de relâchement des consciences, et, par là, fixeraient leurs places respectives dans la série des êtres²⁶.

Si nous passons de la Durée, concept central de *l'Essai sur les données immédiates de la conscience*, à la représentation de *plusieurs* durées dans *Matière et Mémoire*, c'est parce que la théorie de la durée s'y trouve commandée par la théorie de la mémoire multiple: *les diverses durées sont déterminées par les diverses sections du cône de l'inconscient* déterminant «toutes les intensités possibles de la mémoire»²⁷ d'après «le degré sans cesse variable de *tension* de la mémoire»²⁸. Il nous faut donc imaginer, sous le cône de la mémoire, une *pyramide ordonnée des durées* où elles viennent se superposer symétriquement aux plans de la mémoire²⁹. Et il faut rappeler que la théorie de la mémoire, chez Bergson, a un modèle physique puisqu'elle part d'une comparaison avec la «tension» définie «dans un circuit électrique»³⁰, celle qui est appelée aussi *différence de potentiel* DDP. Le cône bergsonien de la mémoire est un *puits de potentiel*. Alors, puisque les différences de tension mnémonique déterminent les *places respectives* pour la série des *êtres*, nous sommes passés de la psychologie à *l'ontologie*. La physique a donné un modèle à la métaphysique. Et quand, pour *la série* des êtres, les *places* respectives sont déterminées d'avance, ladite métaphysique est plus précisément une métaphysique *structurale*, prête aux applications les plus inattendues. Ces applications vont se présenter un peu comme dans la dyade platonicienne du Grand et du Petit.

²⁵ MM 232-233; O 342.

²⁶ MM 232; O 342.

²⁷ MM 250; O 355.

²⁸ MM 273; O 372.

²⁹ On sait que dans *Le Rêve* Bergson a fait de la pyramide une métaphore de la mémoire (ES, 95; O 886) mais cette métaphore de 1901 fait double emploi en venant après la figure du cône de 1896, alors qu'elle convient à la représentation de la multiplication des durées commandées par les degrés de tension dans la mémoire.

³⁰ MM 114; O 249.

La mieux identifiée jusqu'à présent est l'application à grande échelle qui sera celle de *L'Evolution créatrice*, à laquelle nous allons venir. Mais le véritable manifeste du schématisme bergsonien se trouve à petite échelle dès 1900 dans *Le Rire*, petit livre sous-évalué à cet égard³¹. Bergson y évoque le procédé suivant:

faire qu'un certain objet matériel (une lettre par exemple) soit d'une importance capitale pour certains personnages et qu'il faille la retrouver à tout prix. Cet objet, qui échappe toujours quand on croit le tenir, roule alors à travers la pièce en ramassant sur sa route des incidents de plus en plus graves, de plus en plus inattendus. Tout cela ressemble bien plus qu'on ne croirait d'abord à un jeu d'enfant. C'est toujours l'effet de la boule de neige³².

Pour donner à cet exemple toute sa portée, il faut en répartir les composants sur l'autre figure principale de *Matière et Mémoire*, celle³³ qui est en forme de 8 exfolié (portant évidemment la lemniscate animée de Bernouilli). Si l'objet virtuel qui s'y meut est *le chapeau de paille d'Italie* de Labiche, alors nous sommes dans ce «vaudeville contemporain»³⁴ que Bergson a su sonder jusqu'à sa trame élémentaire. Mais si on s'en tient à l'exemple de la lettre, alors l'analyse de Bergson s'applique point par point à *La Lettre volée* d'Edgar Poe dont Lacan a su faire un paradigme psychanalytique de son structuralisme. Et le 8 de Bergson offre alors la structure d'accueil sur laquelle suivre l'action du drame qui se joue: les incidents successifs s'y inscrivent sur les boucles inférieures, d'autant plus profondément qu'elles correspondent à des boucles supérieures plus amples; mais ces boucles supérieures, justement, représentent les degrés de *gravité* ou d'*imprévisibilité* auxquels peuvent se situer les incidents par lesquels peut passer l'objet virtuel, de sorte que, plus haut est placée la gravité ou l'imprévisibilité sur une boucle supérieure, plus grave et plus inattendu est l'incident qui se produit symétriquement sur la boucle inférieure du même circuit en forme de 8. Et, bien évidemment, la lettre et le chapeau de paille d'Italie ne sont ici que des cas particuliers dont le cas général est celui où l'objet virtuel représente *l'objet du désir* ou de la Quête.

Bergson lui-même, d'ailleurs, a déclaré le caractère structural de sa découverte:

Ce qui importe ici, ce que l'esprit retient, ce qui passe par gradations insensibles, des jeux de l'enfant à ceux de l'homme, c'est le *schéma* de la combinaison, ou, si vous voulez, la formule abstraite dont ces jeux sont des applications particulières³⁵.

Cependant le schéma en question n'est pas une structure immobile: c'est avant la lettre un *schéma dynamique*. Défini objectivement comme formule

³¹ Sans parler de la philosophie de l'art que Bergson y expose en l'une de ses digressions substantielles.

³² R 63; O 426.

³³ MM 115; O 250.

³⁴ R 69; O 430.

³⁵ R 61; O 424-425.

abstraite il est donc subjectivement «ce que l'esprit retient» par abstraction. Or *l'esprit*, chez Bergson, va recevoir une signification de la plus grande portée pour la méthodologie philosophique:

Au sens le plus large du mot, il semble qu'on appelle esprit une certaine manière *dramatique* de penser. Au lieu de manier ses idées comme des symboles indifférents, l'homme d'esprit les voit, les entend, et surtout les fait dialoguer entre elles comme des personnes. Il les met en scène, et lui-même, un peu, se met en scène aussi³⁶.

Avec *une manière dramatique de penser*, Bergson définit un registre qui donnera chez Deleuze «la méthode de dramatisation». Le concept de *vérité*, par exemple, est dramatisé selon Deleuze par la *jalousie*, avec les processus d'inquisition et d'espionnage où elle conduit le jaloux, ce que Deleuze appelle des «dynamismes spatio-temporels»³⁷. Or nous venons de voir que chez Bergson la manière dramatique de penser met en œuvre un *schéma dynamique*. Étant donné qu'un dynamisme spatio-temporel se décrira par un schéma dynamique, nous sommes conduit à considérer que la «manière dramatique de penser» anticipe chez Bergson la méthode de dramatisation définie par Deleuze. Mais si la manière dramatique de penser conduit le penseur à *faire dialoguer les idées comme des personnes*, alors il faut conclure aussi que la méthode de dramatisation a commencé au moins avec les dialogues platoniciens.

L'application la plus directe du schématisme défini dans *Matière et Mémoire*, cependant, est celle qui sous-tend *L'Évolution créatrice*. Bergson, évoquant des *points* de contact entre la vie et une de ses espèces, y déclare: «Comment ne pas voir que la vie procède ici comme la conscience en général, comme la mémoire?». Pour les historiens de la philosophie du futur, Bergson indique donc lui-même que le bergsonisme inclut *l'Essai sur les données immédiates de la conscience* dans *Matière et Mémoire*, puis *Matière et Mémoire* dans *L'Évolution créatrice*. C'est l'épitomé bergsonien du bergsonisme de 1907. Sa seconde inclusion, suspendue au concept de *schéma*, est développée en toute exactitude par Deleuze³⁸:

Le schéma bergsonien qui unit *l'Évolution créatrice* à *Matière et mémoire* commence par l'exposition d'une gigantesque mémoire, multiplicité formée par la coexistence virtuelle de toutes les sections du «cône», chaque section étant comme la répétition de toutes les autres, et s'en distinguant seulement par l'ordre des rapports et la distribution des points singuliers. Puis l'actualisation de ce virtuel mnémonique apparaît comme la création de lignes divergentes, dont chacune correspond à une section virtuelle et représente une manière de résoudre un problème, mais en incarnant dans des espèces et des parties différenciées l'ordre de rapports et la distribution de singularités propres à la section considérée. La différence et la répétition dans le virtuel fondent le mouvement de l'actualisation, de la différenciation comme création, se substituant ainsi à l'identité et à la ressemblance du possible...

³⁶ R 80; O 437.

³⁷ G. Deleuze, *La méthode de dramatisation*, dans *L'Île déserte*, cit., pp. 137-138.

³⁸ G. Deleuze, *Différence et Répétition*, cit., p. 274.

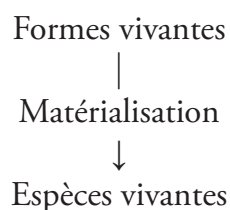
Cette application peut se présenter comme une transposition point par point de l'a-b-c du bergsonisme:

α) Sachant qu'«il ne faudra plus parler de la *vie en général* comme d'une abstraction»³⁹ parce que *la vie procède comme la mémoire*, le cône de la mémoire devient celui de la Vie en tant que «tout sympathique à lui-même»⁴⁰;

β) Les plans prélevables par section dans ce tout sont⁴¹ ceux de la *vie végétative*, de la *vie instinctive* et de la *vie raisonnable*, unis par une «parenté idéale»⁴² et entre lesquels joue seulement une «filiation logique»⁴³. Ils sont parsemés par des *points de contact* entre la vie et ses *thèmes* à variations⁴⁴;

γ) Le mouvement de l'objet virtuel est illustré par celui de l'Élan *vital* traversant dans l'ordre ascendant les niveaux de la vie⁴⁵.

Mais, à part l'épitomé laconique cité ci-dessus, quel est le texte bergsonien de la transposition? Dans l'exposition due à Deleuze, le concept clef autour duquel tout le reste s'ordonne⁴⁶ est celui d'*incarnation*, concurrent de la *participation* platonicienne et de la *réalisation* leibnizienne d'un monde possible. L'incarné de cette incarnation est le virtuel mnémonique et son incarnant se divise en espèces et en parties d'organismes. Ce qui chez Bergson y correspond point par point⁴⁷ est constitué par des «formes vivantes» qui «e matérialisent» dans les «espèces» vivantes et les «parties hétérogènes»⁴⁸ qui composent «le corps vivant». Ce que Deleuze appelle incarnation y est donc une *matérialisation* (représentable par la traversée du plan de la matière sur lequel est posé par la pointe le cône de la mémoire) dans une *théorie des formes* proprement bergsonienne, puisque les espèces aristotéliennes y sont précédées par des formes platoniciennes (en quête de participation ou matérialisation) entre lesquelles règne une «parenté idéale». Mais ces éléments sont tellement tenus que nous devons les épingler symboliquement pour faire émerger leur filigrane dans la *Procession bergsonienne* qui suit:



³⁹ EC 26; O 516.

⁴⁰ EC 168; O 637.

⁴¹ EC 136; O 609.

⁴² EC 25; O 515.

⁴³ EC 25; O 516.

⁴⁴ EC 168; O 636-637.

⁴⁵ EC, Table des matières; O 1594.

⁴⁶ Nous laissons pour l'instant l'«actualisation» sur laquelle il y a préemption depuis Aristote.

⁴⁷ EC 25; O 515.

⁴⁸ EC 12; O 504.

Ainsi le commentaire deleuzien nous permet de déceler chez Bergson quelque chose comme un platonisme caché, dont il nous reste à creuser le contenu.

La forme la plus ancienne de ce platonisme proprement bergsonien se trouve dans la contribution de Bergson à la théorie philosophique de la couleur. Pour la comprendre adéquatement il faut partir du fait qu'elle prend place exactement comme pièce essentielle dans la doctrine de la couleur, sous la forme parachevée que celle-ci a désormais atteinte⁴⁹. Cette doctrine peut se condenser dans l'image d'une roue horizontale avec son moyeu vertical⁵⁰ où vont se croiser optimalement le *cercle des couleurs de Hegel* et l'*axe des couleurs de Bergson*.

Le *cercle* des couleurs est celui qui porte ce que Hegel a dégagé comme « la totalité des couleurs fondamentales jaune, bleu, vert et rouge »⁵¹. Plus précisément, ces quatre couleurs sont à placer aux extrémités de deux diamètres perpendiculaires portant ainsi les deux couples de couleurs complémentaires {jaune, bleu} et {vert, rouge}. Au centre du cercle se situe le gris⁵² dont Hegel voit qu'il peut affecter toutes les couleurs cardinales (en gris jaune, bleu, vert ou rouge).

L'*axe* des couleurs est érigé par Bergson :

si les diverses intensités d'une couleur correspondent à autant de nuances différentes comprises entre cette couleur et le noir, les degrés de saturation sont comme des nuances intermédiaires entre cette même couleur et le blanc pur. Toute couleur, dirions-nous, peut être envisagée sous un double aspect, au point de vue du noir et au point de vue du blanc. Le noir serait à l'intensité ce que le blanc est à la saturation⁵³.

En rapportant *toute couleur* aux deux pôles définis par le blanc et le noir, en effet, Bergson a du même coup déterminé⁵⁴ l'axe vertical qui vient croiser le cercle des couleurs sur le gris pur, lequel est ainsi doublement défini : par le centre du cercle et par le milieu de l'axe.

Mais dans ces lignes du chapitre premier de l'*Essai sur les données immédiates* il y a encore bien davantage. Deleuze, en effet, a fait l'hypothèse⁵⁵ que le concept de « multiplicité », chez Bergson, présentait une affinité avec celui de Riemann (inspiré par Herbart). Or cette hypothèse bien fondée trouve, comme on va le voir, sa corroboration principale dans la contribution de Bergson à la théorie de la couleur.

⁴⁹ Cf. J. C. Dumoncel, *La couleur comme caravansérail philosophique. Les fondements de la phénoménologie et l'inventaire de Romano*, «L'Unebèvue», XXVIII, 2011.

⁵⁰ Cette roue à moyeu porte ainsi l'*octaèdre des couleurs*, figure 20 des «Mathématiques multicolores», chapitre VII dans *Le Jeu de Wittgenstein* par J. C. Dumoncel, Paris 1991, p. 156.

⁵¹ Hegel, *Esthétique*, traduction de J.-P. Lefebvre et V. von Schenk, tome I, Paris 1995, p. 332. Hegel, à partir de l'idée d'un cercle des couleurs que l'on trouve chez Goethe, y détermine exactement les *quatre couleurs cardinales*.

⁵² Hegel, *Esthétique*, cit., p. 333.

⁵³ DI 40-41 = O39.

⁵⁴ On sait en effet que selon l'axiomatique de la géométrie codifiée par Hilbert deux points déterminent toujours la droite passant par eux et donc *a fortiori* le segment de cette droite compris entre eux.

⁵⁵ G. Deleuze, *Le bergsonisme*, Paris 1966, pp. 31-33.

Dans son *Essai* de 1889 Bergson invoque en effet⁵⁶, sur la division de la lumière, un livre du philosophe américain John Bernard Stallo, *La matière et la physique moderne* de 1884. Or ce livre a eu un autre lecteur d'envergure, dans sa version d'origine *The Concepts and Theories of Modern Physics* de 1882. Il s'agit de Russell, qui s'y réfère dans son *Essay on the Foundations of Geometry* de 1903 du fait qu'il y a trouvé précisément le concept de multiplicité au sens de Riemann. Mais il a fallu attendre la traduction française du livre de Russell par Cadenat en 1901 pour obtenir enfin, dans des notes dues au traducteur et à Louis Couturat, une explication intelligible de ce que «multiplicité» signifie dans cette acception. Couturat donne deux exemples. De même que l'*espace* est une multiplicité à trois dimensions homogènes (longueur, largeur et profondeur), la *couleur* est une multiplicité à «trois variables hétérogènes: le *ton*, c'est-à-dire la nuance déterminée par la place de la couleur dans le spectre; l'*intensité*, c'est-à-dire la quantité de lumière; et le *degré de saturation*, inverse à la quantité de blanc qui s'y trouve mêlée»⁵⁷. Cadenat⁵⁸ rappelle que «les trois coordonnées d'un son, suivant Erdmann, sont: la *hauteur*, l'*intensité* et le *timbre*». Ces exemples suffisent à voir ce que signifie «multiplicité» ici: une multiplicité riemannienne est un faisceau de dimensions ou de coordonnées. Ainsi, puisque Bergson, à propos d'une couleur, parle de son intensité ainsi que de sa saturation, nous pouvons affirmer avec Deleuze que Bergson connaissait dès 1889 le concept de multiplicité au sens de Riemann. Et il est évident que ce que Bergson dit de la couleur ne relève pas d'une exploration empirique mais plutôt d'une *Wesensschau* ou de ce que Wittgenstein appelle *grammaire philosophique*⁵⁹.

Toutefois le concept de multiplicité nous réserve encore une surprise d'une tout autre taille, et qui possède une pertinence d'un type inédit sur le commentaire bergsonien. C. S. Peirce écrit: «La couleur a sa teinte, son chromatisme⁶⁰, ou hauteur en couleur, et sa luminosité»⁶¹. Peirce connaît donc l'analyse de la couleur en ses coordonnées tout comme Bergson. Mais chez Peirce on ne trouve aucune allusion à un concept riemannien de multiplicité. La connaissance de ce paradigme de multiplicité qu'est la couleur, jointe à l'ignorance du terme permettant de l'estampiller, doit nous paraître d'autant plus étonnante chez Peirce qu'elle contraste avec sa propre inventivité sur ce registre. Peirce est en effet le principal auteur du principal pas en avant de la logique depuis Aristote: alors que la syllogistique ne connaissait que les prédicats monadiques, du type «*x* est homme», la logique des relations de Peirce s'étend aux prédicats polyadiques tels que «*x* aime *y*», «*x* donne *y* à *z*», etc. Or, s'inspirant de son disciple Mitchell, Peirce pense l'*adicité* du prédicat (le nombre de ses

⁵⁶ DI 109; O 96.

⁵⁷ Couturat, note à *l'Essai sur les Fondements de la Géométrie* de Russell, Paris 1901, p. 86.

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ *Investigations philosophiques*, § 371: «Das Wesen ist in der Grammatik ausgesprochen».

⁶⁰ Ailleurs Peirce définit ce chroma comme «degré de distance au gris» (*The Basis of Pragmatism in Phaneroscopy*, dans *The Essential Peirce*, tome 2, Bloomington 1906, p. 366).

⁶¹ *The Basis of Pragmatism in the Normative Sciences*, dans *The Essential Peirce*, cit., p. 395.

termes) sur le modèle du nombre des *dimensions* dans une géométrie, *c'est-à-dire comme une multiplicité riemannienne*. Tandis que les Riemann, Russell et Couturat considèrent principalement les multiplicités de type *ton*, Peirce découvre donc de surcroît les multiplicités de type *don*, mais sans le mot pour les subsumer avec les autres. Or Deleuze est sans doute le seul auteur à connaître à la fois Bergson, Riemann et Peirce. Il connaît en particulier le paradigme du don chez Peirce⁶² et, dans une *Begriffsschrift* inspirée de Peirce, il réserve le mot «chiffre» pour nommer l'adacité d'une multiplicité⁶³. De tout cela il résulte que, dans l'état actuel des études académiques, *le concept de multiplicité n'est compris à la fois dans toute son extension et toute son intension qu'en passant par Deleuze*. Ce qui place le commentaire bergsonien dans l'alternative suivante: ou bien la pensée de Bergson est traitée séparément de l'embarcation bergsonienne qu'elle a contribué à construire, et alors le rôle qu'y joue un concept comme celui de multiplicité se réduit à une curiosité archéologique stérile, ou bien de tels concepts sont déployés dans toute leur capacité philosophique, mais alors l'explication de la philosophie bergsonienne doit se pratiquer dans le cadre architectonique fourni par la Nef de Bergson. Dans cette alternative, nous allons maintenant esquisser, sur la voie ouverte par sa seconde branche, quelques-uns des pas principaux qui peuvent y être accomplis.

Selon cette perspective, le premier bout d'un *filum Ariadnes* est tendu quand Bergson, parlant de *toute couleur*, affirme qu'elle «peut être envisagée sous un double aspect, au point de vue du noir et au point de vue du blanc». Disant cela, en effet, Bergson introduit la couleur dans le règne des *objets à double aspect* où lui tiennent compagnie, entre autres, les mots-valises de Lewis Carroll et le Canard-Lapin de Wittgenstein. Or Jean Petitot a vu⁶⁴ la correspondance conceptuelle entre les *mots-valises* de Lewis Carroll ou James Joyce, d'une part, et la *mathématisation des bifurcations* dans la *théorie des catastrophes* de René Thom, d'autre part. Dans la théorie des catastrophes de Thom⁶⁵, en effet, la catastrophe en fronce (*cusp*) permet de mathématiser, par exemple, la rencontre d'un chien qui hésite entre l'attaque et la fuite⁶⁶. À la place structurale du chien, Petitot va mettre le mot-valise de Lewis Carroll. Le mot *frumious*, par exemple, est un mot-valise dont on peut faire sortir soit 'fuming', soit 'furious'. Il y a là ce que Petitot, se réclamant de Deleuze, nomme «l'effet Carroll». Et cette bifurcation de *furious* en 'fuming' ou 'furious' est donc placée par Petitot dans la catastrophe en fronce de Thom. Or, plutôt que le mot-valise de Carroll, nous pouvons y mettre aussi la couleur à double aspect de Bergson d'où sortira, selon le cas, l'aspect noir ou l'aspect blanc. Et toutes les couleurs de Bergson pourront alors défiler dans la

⁶² G. Deleuze, *Cinéma 1*, Paris 1983, p. 266.

⁶³ G. Deleuze et F. Guattari, *Qu'est-ce que la Philosophie?*, Paris 1991, p. 21.

⁶⁴ J. Petitot-Cocorda, *Identité et Catastrophes (Topologie de la Différence)*, dans C. Lévi-Strauss (dir.), *L'identité*, Paris 1977.

⁶⁵ On trouvera toute la panoplie des sept catastrophes élémentaires de Thom dans J. C. Dumoncel, *Philosophie des Mathématiques*, Paris 2002 (réédition en livre de poche, 2018), p. 105.

⁶⁶ Cf. R. Thom, *Paraboles et Catastrophes: Entretiens sur les mathématiques, la science et la philosophie*, Paris 1980, pp. 78-79.

fronce de Thom comme tous les mots-valises de Carroll ou Joyce y défilent. Si, dans le cône de Bergson, le cercle supérieur est occupé par le cercle des couleurs de Hegel et si, sur le plan de la matière où se décident les matérialisations, nous faisons fonctionner la fronce de Thom, alors à la sortie nous obtiendrons sur deux diazomes de la pyramide bergsonienne deux déclinaisons respectives de l'objet couleur. Rappelons que le mot «*ambigu*», comme substantif, a désigné d'abord en français un repas froid où l'on sert en même temps tous les mets avec le dessert⁶⁷, puis une pièce de théâtre mélangeant les genres. Nous appellerons *dualité de Petitot* tout ambigu de cette nature pourvu de la bifurcation en catastrophe de Thom qui lève mathématiquement son ambiguïté.

Chez Bergson, cependant, l'objet ambigu à double aspect n'est que la forme binaire de *l'objet virtuel*, tout comme le mot-valise ou le canard-lapin. Le paradigme de Petitot est donc à concevoir comme un cas particulier de ce que décrit la Procession bergsonienne. La formule générale du platonisme à définir ici sera donnée par Thom lui-même:

Pensons au mythe platonicien de la caverne: comme les prisonniers dans la caverne, nous ne voyons que les reflets des choses et pour passer du reflet à la chose proprement dite, il faut augmenter la dimension de l'espace et avoir une source lumineuse qui, dans le cas de Platon, est le feu, le feu qui éclaire. *La théorie des catastrophes suppose justement que les choses que nous voyons sont seulement des reflets et que pour arriver à l'être lui-même il faut multiplier l'espace substrat par un espace auxiliaire et définir dans cet espace produit l'être le plus simple qui donne par projection son origine à la morphologie observée*⁶⁸.

Dans ce que Thom nomme «l'espace substrat» (notre sublunaire), par exemple, Bergson a vu l'évolution des espèces vivantes telle qu'elle était décrite par les transformismes de son temps. Mais il a saisi aussi qu'il fallait «augmenter la dimension de l'espace»; raison pour laquelle, partant du simple axe de la durée tracé dans *l'Essai sur les données immédiates*, il est passé au volume du cône de *Matière et Mémoire*. Et, dans l'«espace auxiliaire» ainsi obtenu, pour le rôle de *l'être le plus simple qui donne par projection son origine à la morphologie observée*, il a lancé son *objet virtuel*. De sorte que, lorsque le mouvement de cet objet virtuel est animé par l'élan vital, ce que produit sa projection sur l'axe du temps nous redonne l'évolution des espèces vivantes que raconte le biologiste. Thom nous permet ainsi d'écrire un *Bergson selon l'ordre des raisons*. Mais nous devons saisir toute la résonance métaphysique des raisons ainsi enchaînées. Ce qui était appelé «participation» de l'Idée par Platon, «réalisation» du possible par Leibniz, «matérialisation» de la forme par Bergson, «incarnation» du virtuel par Deleuze, est devenu chez Thom *projection* de «la chose proprement dite» (le Lit du Dieu qui seul est lit, l'Idée du Bien, qui seule est bonne; l'Idée de Vie, qui seule est vivante comme «le Vivant éternel»; etc.). Et il faut rappeler

⁶⁷ Sur l'ambigu chez Proust en ce sens, v. notre *La Mathesis de Marcel Proust*, cit., spécialement pp. 91-93.

⁶⁸ Thom, *Paraboles et Catastrophes*, cit., p. 85.

ici que la théorie des catastrophes de Thom⁶⁹ est une des quatre composantes principales des *mathématiques de la morphogenèse*. Le platonisme déclaré de Thom dans sa théorie des catastrophes confirme donc indirectement la thèse d'un platonisme caché de Bergson, cela en raison d'un isomorphisme universel entre le schématisme bergsonien et les morphogenèses mathématiques.

Dans *L'Évolution créatrice*, d'ailleurs, l'intellectualisme bergsonien ne se limite pas, comme le platonisme de Thom, à postuler, au-dessus des phénomènes vus comme des reflets, une chose nouménale dont la projection verticale descendante redonnera les phénomènes. Là où les biologistes ne voient que la vie se divisant d'abord en végétaux et animaux, puis en instinct et intelligence, Bergson va voir les résolutions successives de deux *problèmes* demandant d'abord d'être expressément posés. L'élan vital bergsonien *passé par des problèmes*.

Cela provient du fait que le mot «adaptation», supposé donner une explication dans l'évolutionnisme, est en fait un *mixte* platonicien demandant sa *division* platonicienne. Il est possible de «s'adapter» soit comme l'eau et le vin s'adaptent au verre où on les verse, soit comme «la solution d'un problème de géométrie», elle aussi, «s'adapte aux conditions de l'énoncé»⁷⁰:

Autre chose est la complication graduelle d'une forme qui s'insère de mieux en mieux dans le moule des conditions extérieures, autre chose la structure de plus en plus complexe d'un instrument qui tire de ces conditions un parti de plus en plus avantageux. Dans un premier cas la matière se borne à recevoir une empreinte, mais dans le second elle réagit activement, elle résout un problème⁷¹.

Une fois fait ce distinguo, deux problèmes vont successivement se poser sur le parcours ascendant de l'élan vital, dont la résolution va se matérialiser sous la forme des deux divisions principales de l'évolution du vivant.

Il y aura d'abord le problème dont les solutions donneront les deux branches de la divergence plante/animal⁷². Pour les organismes vivants c'est le problème de «se procurer le carbone et l'azote dont ils avaient besoin».

Quant aux solutions de ce premier problème, Bergson en donne *deux versions*. L'une des deux versions hésite elle-même entre *deux interprétations*: «Ce sont deux manières différentes de comprendre le travail, ou si l'on aime mieux, la paresse». Nous sommes ainsi mis en présence d'un nouvel objet à double aspect, à savoir une solution, qui peut prendre soit l'aspect «travailleur», soit l'aspect «paresseux». L'autre version a, dans cette alternative, opéré sa décision en faveur de la paresse: «végétaux et animaux ont opté, chacun de leur côté, pour deux genres différents de commodité». Or on sait que la *commodité*, dans la

⁶⁹ Comme l'indique l'un des livres de René Thom dès son titre: *Modèles mathématiques de la morphogenèse: Recueil de textes sur la théorie des catastrophes et ses applications*, Paris 1974).

⁷⁰ EC 58; O 544.

⁷¹ EC 71; O 554-555.

⁷² EC 114-115; O 591.

philosophie de Poincaré, se trouve placée⁷³ en rivalité avec la *vérité*. Chez Bergson la vie se voit donc mise aux prises avec un *problème de Poincaré*: afin d'opter pour la commodité comme solution paresseuse, il faut en effet déterminer quelle est la solution *la plus commode* parmi les solutions *possibles ou virtuelles*.

Dans cet état isolé, ce problème est peut-être insoluble. Cependant il faut remarquer que, tel quel, il est seulement la moitié d'un problème plus vaste. Trouver le plus «commode» est seulement un problème d'économie de *moyens*. Mais des moyens ne signifient rien s'ils sont séparés des fins dont ils sont les moyens. Par conséquent le problème économique posé complètement est ici de *calculer le maximum d'effet compatible avec le minimum de moyens*. Et le maximum d'effet avec le maximum de *commodité* en est simplement un cas particulier. Par conséquent le problème de Poincaré que Bergson fait endosser par la vie se révèle n'être que la moitié d'un problème d'*optimalisation* qui a trouvé sa forme la plus élevée dans le cas de la création du monde selon Leibniz⁷⁴. Et ce problème d'optimalisation, d'après Leibniz, est comparable à un *jeu de pavage*. Leibniz évoque à ce propos «une certaine mathématique divine ou mécanique métaphysique». Elle fera par exemple que le problème d'obtenir *le maximum de volume pour le minimum de surface* aura pour solution la *sphère*. Et parmi tous les mondes possibles, le meilleur sera sélectionné par un même calcul d'optimalisation. Cependant, quand Bergson affirme que «l'être vivant appuie le plus naturellement vers ce qui lui est le plus commode» il ne reprend qu'un morceau de la mathématique leibnizienne: l'être vivant suit la loi de la plus forte pente. Mais c'est qu'il ne s'agit plus dans ce cas de choisir le meilleur: le principe de paresse est adopté aussi bien par l'animal que par le végétal, même si c'est avec des résultats inégaux.

Viendra ensuite le problème dont les deux solutions donneront les deux branches de la divergence instinct/intelligence⁷⁵. Ce sera, pour les animaux, le problème d'«agir sur la matière brute»⁷⁶.

Pour ce qui est des solutions de ce deuxième problème, Bergson conclura: «*Instinct et intelligence représentent donc deux solutions divergentes, également élégantes, d'un seul et même problème*»⁷⁷.

Mais ce n'est pas seulement le problème qui est le même: c'est aussi la forme originaire de sa solution. Car sur l'instinct et l'intelligence, Bergson a d'abord

⁷³ Poincaré déclare: «On veut dire que par sélection naturelle notre esprit s'est *adapté* aux conditions du monde extérieur, qu'il a adopté la géométrie *la plus avantageuse* à l'espèce; ou en d'autres termes *la plus commode*. Cela est tout à fait conforme à nos conclusions, la géométrie n'est pas vraie, elle est avantageuse» (*La Science et l'Hypothèse*, Paris 1902; 1968, p. 108). En invoquant l'«adaptation» de l'espèce, Poincaré se place comme le fera Bergson dans une épistémologie évolutionniste et donc naturalisée. Mais chez Poincaré l'adaptation est admise comme explication venant de la biologie pour subsumer la commodité en épistémologie, alors pour Bergson l'adaptation est une notion problématique de la biologie demandant une explication, laquelle fait intervenir une commodité de nature également biologique.

⁷⁴ Dans *De la production originelle des choses prise à sa racine* (1697).

⁷⁵ EC 142-144; O 615-616.

⁷⁶ EC 142; O 615.

⁷⁷ EC 144; O 616.

déclaré: «on peut conjecturer qu'ils commencèrent par être impliqués l'un dans l'autre, que l'activité psychique originelle participa des deux à la fois»⁷⁸. Nous sommes donc de nouveau devant un objet à double aspect, qui va connaître ensuite une bifurcation de ses deux aspects comme une dualité de Petitot.

Quant aux résultats de cette bifurcation, en deux phrases consécutives Bergson porte sur eux deux jugements comparatifs apparemment incompatibles.

Nous venons de voir qu'il considère les deux solutions divergentes au même problème, en dépit de leur divergence, comme également élégantes. Mais surtout, d'autre part, la phrase précédente a déclaré: «Le plus grand succès fut d'ailleurs remporté, ici encore, du côté où était le plus grand risque»⁷⁹. Non seulement, donc, les solutions sont divergentes, mais elles sont de valeur très inégale et même doublement inégales: inégales du côté des moyens, à raison du risque à prendre pour les mettre en œuvre, et inégales du côté des fins, dans la grandeur de ce que ce risque seul a permis d'atteindre.

Précisons d'abord qu'il n'y a pas à proprement parler d'incohérence entre les deux jugements. L'élégance est un attribut esthétique, mais d'une nature obtenue typiquement par économie de moyens et qui rejoint donc ici des qualités comme la commodité de Poincaré. En outre le plus important est ailleurs. Il se trouve dans le fait que *le plus grand succès au prix du plus grand risque* nous conduit dans une logique tout autre que celles des optimisations leibniziennes, même latéralisées par la commodité de Poincaré. Nous sommes passés à une logique du *pari* ou de la *loterie*, registre où Emile Borel devra discuter le «scepticisme transcendantal»⁸⁰ de Poincaré. Remarquons alors au passage que *le tirage du Loto*, où l'on voit dans un bocal transparent tourbillonner comme des balles de tennis numérotées, afin que, grâce à l'ouverture de la base du bocal, se définisse au hasard, dans le réceptacle inférieur, *la combinaison gagnante*, est encore un cas particulier de la Procession de Bergson au niveau de généralité où nous l'avons définie. C'est le coup de dés mallarméen lancé avec pour cornet à dés le cône bergsonien, dans un lignage qui remonte à la loterie du mythe d'Er dans Platon.

L'observation d'ensemble qui se dégage d'abord de ce commentaire, c'est que, selon Bergson, *l'évolution créatrice procède par divisions platoniciennes*. C'est comme si l'arbre latéralisé de la pêche à la ligne que Platon a déployé dans *Le Sophiste* avait été couché⁸¹ sur la Durée de *l'Essai sur les données immédiates* pour y recevoir, dans une nouvelle interprétation, les «formes vivantes» de la vie procédant «comme une mémoire» selon *Matière et Mémoire*. Mais ces divisions, à la différence de celles que pratique la division platonicienne de Platon, ne sont pas opérées seulement sur des Idées ou des concepts et des genres. Une des

⁷⁸ EC 142; O 615.

⁷⁹ EC 144; O 616. Autrement dit *la valeur de la réussite est fonction de la possibilité de l'échec*, loi que l'on retrouvera chez Popper (D. Pimbé, *L'explication interdite: Essai sur la théorie de la connaissance de Karl Popper*, Paris 2009, p. 132).

⁸⁰ E. Borel, *Le Hasard*, Paris 1914 (Paris 1948), § 96.

⁸¹ L'arbre des bifurcations de Bergson qui en résulte est dessiné par Deleuze dans *Le bergsonisme*, cit., p. 106.

grandes originalités de *L'Évolution créatrice* est, comme on l'a vu, de placer, aux embranchements des arbres de division platonicienne, pour décider sur quelle branche va se poursuivre la division, des *problèmes*. C'est la *problématologie ontologique* de Bergson. Par elle, Bergson s'inscrit dans un grand lignage *Tarde-Péguy-Popper-Deleuze*.

Sur ce lignage⁸², c'est Tarde qui a posé le principe généalogique prescrivant la place des problèmes dans le processus créateur. Tarde passe près de ceux qui ne le connaissent pas pour le philosophe de l'imitation; mais on sait que, selon Tarde, (i) l'imitation n'est que la forme sociale de la Répétition et (ii) chaque forme de répétition n'est que le retentissement d'une forme de Différence originaire qui, dans le cas de l'imitation, est l'invention⁸³. C'est en amont que Tarde pose en principe que l'Invention, elle-même, est logiquement précédée par le Problème: «toute invention, comme toute découverte, est une réponse à un problème». C'est le *Principe de Précession des Problèmes* PPP. Péguy, ensuite, a repensé le rapport problème-solution en concevant qu'un problème d'abord *impossible* peut passer par un «point de résolution» qui est aussi *point critique* ou «point de crise», comparable au *point de fusion* et surtout de *surfusion* en physique⁸⁴. Popper⁸⁵ quant à lui, a énoncé la thèse capitale de l'*objectivité des problèmes*. Il déclare⁸⁶ que «nous pouvons parler de problèmes en un sens objectif». Par exemple l'œil est la solution d'un problème⁸⁷. Plus précisément, quand Popper nous dit⁸⁸ que *les problèmes sont nés avec la vie*, nous constatons qu'il ancre l'objectivité des problèmes exactement là où Bergson avait placé leur incidence dans *L'Évolution créatrice*. Et si l'on veut *observer* l'objectivité des problèmes, il suffit de laisser une pomme de terre dans une cave obscure où la seule source de lumière est un lointain soupirail: les germes démesurés que la pomme de terre lancera dans la direction du soupirail nous feront saisir, dans cette ébauche visible de solution, le problème invisible que la plante a tenté de résoudre: *trouver de la lumière*. Mais un autre exemple sera utile pour comprendre la thèse de Popper dans son ensemble. Imaginons que, tentant de résoudre un problème d'échecs, un vieux joueur passe de vie à trépas; la configuration des pièces qu'il a laissées sur l'échiquier n'en continuera pas moins à poser le problème, qu'un autre joueur le reprenne ou non. Et la *logique* du jeu nous apprend ici l'intellectualité qu'il faut donc inclure dans l'objectivité des problèmes. Deleuze rejoint la position de Popper sur l'objectivité des problèmes quand il soutient que «nous devons rompre

⁸² Cf. J. C. Dumoncel, *Deleuze, Popper et les problèmes*, «Newsletter Karl Popper», I, 1983, 3-4, pp. 11-12.

⁸³ Comme l'a dit Deleuze dans *Différence et Répétition*, cit., p. 104.

⁸⁴ *Cléo, Œuvres en prose 1909-1914*, édité par Marcel Péguy, Paris 1957, pp. 302-303.

⁸⁵ Sur le rapport à Bergson de Popper pris dans son ensemble, cf. J. C. Dumoncel, *Popper et Bergson*, «Revue de l'Enseignement philosophique», (32) 1982. Popper lecteur sympathisant de *L'Évolution créatrice* aimait, sur ce registre, se dire «de la vieille école».

⁸⁶ Popper, *Of Clouds and Clocks* (1965), dans *Objective Knowledge*, Oxford 1972, p. 246.

⁸⁷ *Of Clouds and Clocks*, cit., p. 246.

⁸⁸ K. Popper, *La Quête inachevée* (1974), traduction de R. Bouveresse et M. Bouin-Naudin, Paris 2012, p. 187.

avec une longue habitude de pensée qui nous fait considérer le problématique comme une catégorie subjective de notre connaissance»⁸⁹. D'après Deleuze⁹⁰, les problèmes ont une double objectivité: «Le problématique est à la fois une catégorie objective de la connaissance et un genre d'être parfaitement objectif»⁹¹.

L'arbre de l'évolution tracé par Bergson, cependant, ne tient pas toute son originalité du fait que Bergson installe à ses bifurcations des problèmes. Là où les biologistes parlent poétiquement d'«évolution buissonnante», Bergson parle plus précisément, même si ce n'est que paradigmatiquement, de divisions binaires. C'est un peu comme dans les calculs des calculatrices électroniques où tout doit se réduire à des alternatives booléennes de 0 et de 1, mais c'est déjà un trait du procédé de la division chez Platon. Or cette dyadisation systématique présente au moins deux caractéristiques relevant du schématisme. Nous avons déjà vu l'une d'entre elles, qui n'est obtenue que dans le cadre des prolongements du bergsonisme en Nef de Bergson: il s'agit de la mathématisation des divisions sous la forme des dualités de Petitot. Mais il y d'abord une sorte de couronnement du caractère binaire qui est proprement bergsonien. Dans *L'Évolution créatrice*, dès l'Introduction, en effet, Bergson déclare la présence dans notre pensée d'une division entre, d'une part, une «nébulosité vague» et, d'autre part, un «noyau lumineux». Opposition qui est reprise dans le corps de l'ouvrage:

L'intelligence reste le noyau lumineux autour duquel l'instinct, même élargi et épuré en intuition, ne forme qu'une nébulosité vague⁹².

On aura reconnu ici un écho de la division des souvenirs en *points brillants* et *nébulosité vague* qui, selon *Matière et Mémoire*, fait que, sur chacune des «mille et mille» répétitions du même passé, il y a une *systématisation différente* à chaque fois, qui rend cette répétition distincte de toutes les autres. C'est-à-dire qu'une opposition qui, dans *Matière et Mémoire*, définissait seulement le second des trois attributs de la mémoire, est promue, dans *L'Évolution créatrice*, épitomé de la méthodologie philosophique en général, dont elle est la métonymie par condensation mais aussi la métaphore anticipée, puisque cette dyade formée dès l'Introduction par la nébuleuse et son noyau annonce les dualités qui donneront les bifurcations de l'évolution du vivant⁹³. C'est tout le schématisme bergsonien

⁸⁹ G. Deleuze, *Logique du Sens*, Paris 1969, pp. 69-70.

⁹⁰ Sur la problématologie deleuzienne dans son propos de rejoindre le projet de *calcul* des problèmes envisagé par Leibniz, v. J. C. Dumoncel, *Deleuze Challenges Kolmogorov on a Calculus of Problems*, dans *Deleuze and Philosophical Practice*, édité par G. Collett, M. Hosugi et C. Sdrolia, «Deleuze Studies», VII, 2013, 2. Cette communication expose en particulier la convergence entre la conception des problèmes de Bergson et celle de Lautman.

⁹¹ *Logique du Sens*, cit., p. 70.

⁹² EC 178: O 645.

⁹³ Afin de pénétrer les arcanes de la métaphilosophie sophistiquée qui est ici à l'œuvre, Il faut se reporter au second article sur Bergson de Deleuze paru en 1956, celui qui, à la différence de l'article conçu pour un usuel comme *Les Philosophes célèbres*, est écrit pour *Les Études bergsoniennes* et s'adresse donc d'abord aux philosophes de métier, «La conception de la différence chez Bergson», également repris dans *L'Île déserte*. Bergson, d'ailleurs, donne lui-même la for-

qui se trouve enveloppé dans ladite dyade que, dans cette fonction, nous appellerons la *dyade nodale*. Ainsi, dans l'appareil téléphonique, l'électro-aimant et la petite lame vibrante doivent se débrouiller pour nous restituer toutes les nuances et les modulations infinies de la voix humaine. Et, bien entendu, la dualité de Petitot peut remonter, dans son office de mathématisation, jusqu'à la dyade nodale, de sorte qu'elle s'appliquera sur la procession entière des bifurcations, ici seulement esquissée.

Cependant, pour le schématisme de Bergson, c'est la ressemblance de la matérialisation bergsonienne des formes avec la réalisation leibnizienne des possibles qui demande maintenant une mise au point, en prenant comme premier repère l'essai de 1920 que Bergson a intitulé «Le Possible et le Réel». Deleuze a pu déclarer que «Bergson est l'auteur qui pousse le plus loin la critique du possible, mais aussi qui invoque le plus constamment la notion de virtuel»⁹⁴. Or le rapport entre le possible et le virtuel ainsi évoqué doit être reconsidéré désormais au plus près à la lumière des ultimes spéculations deleuziennes au sujet des possibles, quand elles sont comparées à la mutation mathématique intervenue à la même époque dans la logique modale⁹⁵. Deleuze, en effet, a d'abord postulé qu'il existe, par exemple, un «monde possible nommé Albertine»⁹⁶, puis a été à partir de là conduit à supposer des possibles existant «dans le monde réel»⁹⁷. Il a ainsi rejoint les développements les plus imprévus de la logique modale, issus en particulier des percées d'A. N. Prior⁹⁸. Sans entrer dans des technicités sophistiquées, il suffira de signaler ici que, dans la définition générale d'une logique modale, aujourd'hui, le vocable de «monde possible» n'est «encore populaire», comme le dit le maître de l'école d'Amsterdam, Johan van Benthem⁹⁹, que «pour sa tonalité nostalgique» et qu'il est remplacé pour plus d'exactitude¹⁰⁰ par «le terme relativement neutre *point*». Cela pour la raison essentielle qu'explique plus récemment un autre logicien: «Dans la sémantique standard de Kripke pour la logique modale, la vérité est relative à des points dans un ensemble. Ainsi un symbole propositionnel peut avoir une valeur de vérité différente relativement à différents points. Usuellement, ces points sont pris comme représentant des mondes possibles, des temps, des états de connaissance, des états d'ordinateur, ou quelque chose d'autre»¹⁰¹. La place du *quelque chose*

mule clef sur cette question quand il déclare dans l'Introduction de *L'Évolution créatrice* que «la théorie de la connaissance et la théorie de la vie» lui «paraissent inséparables l'une de l'autre» et précise: «Il faut que ces deux recherches, théorie de la connaissance et théorie de la vie, se rejoignent, et, par un processus circulaire, se poussent l'une l'autre indéfiniment». Ce qui signifie que nous nous retrouvons à tourner sur le schéma en 8 de *Matière et Mémoire*, inspiré par le modèle du circuit électrique.

⁹⁴ *Différence et Répétition*, cit., p. 274. Voir aussi *Le bergsonisme*, cit., pp. 99-101.

⁹⁵ Cf. R. Goldblatt, *Mathematical Modal Logic: A View of its Evolution*, 2000, en ligne.

⁹⁶ *Logique du sens*, cit., p. 357.

⁹⁷ *Qu'est-ce que la Philosophie?*, cit., p. 23.

⁹⁸ Cf. P. Blackburn, *Arthur Prior and Hybrid Logic*, «Synthese», 150 (3) 2006.

⁹⁹ *Modal Logic*, dans *A Companion to Philosophical Logic*, édité par D. Jaquette, Oxford 2002.

¹⁰⁰ P. Blackburn, *Arthur Prior and Hybrid Logic*, cit., p. 3.

¹⁰¹ T. Braüner, *Hybrid Logic*, *Stanford Encyclopedia of Philosophy*, 2017, en ligne.

d'autre peut donc être occupée en particulier par Albertine en «monde possible». Nous appellerons *monde-point* ou *point-monde* le résultat de cette généralisation du concept de monde possible.

Une telle généralisation répond au fait que *le possible se dit en plusieurs acceptions*. Et Bergson est un des premiers à l'avoir vu. Sa contribution à la doctrine des modalités se trouve le plus souvent mal comprise du fait que d'abord les distinctions qu'il fait lui-même à ce sujet ne sont pas prises en considération.

Bergson écrit en effet: «*Hamlet* était sans doute possible avant d'être réalisé, si l'on entend par là qu'il n'y avait pas d'obstacle insurmontable à sa réalisation». C'est un exemple de ce qu'il nomme le «sens tout négatif du terme 'possible'». Or l'obstacle le plus insurmontable à la réalisation de quelque chose est la contradiction. Le possible, alors, se définit inversement comme le non-contradictoire. C'est une définition que nous trouvons en particulier chez Leibniz: «POSSIBLE: ce qui n'implique pas contradiction»¹⁰². C'est ce qu'il convient d'appeler la définition *apagogique* du possible, puisque, comme la démonstration apagogique, elle prend la contradiction (dite «absurdité» quand il s'agit du raisonnement) comme repoussoir pour en tirer une notion affirmative. Et nous venons donc de constater que Bergson admet, parmi d'autres, la définition apagogique ou leibnizienne du possible. De surcroît, il admet aussi que le possible apagogique *préexiste* à sa réalisation éventuelle: c'est en ce sens «un truisme de dire que la possibilité d'une chose précède sa réalité».

Qui plus est, Bergson assume dans sa propre philosophie un concept de possible préexistant qui est même impliqué par son schématisme. C'est ainsi qu'il affirme que le schéma dynamique en 8 contient «la formule abstraite, cette fois générale et complète, des procédés de comédie réels et possibles»¹⁰³.

Ce que Bergson récuse est l'opinion qui réduit le possible à la notion apagogique. Et cela parce que Bergson a introduit en métaphysique un *nouveau* concept de possible:

Je crois qu'on finira par trouver évident que l'artiste crée du possible en même temps que du réel quand il exécute son œuvre¹⁰⁴.

C'est ce qui, comme titre courant, est appelé «Création du possible par le réel»¹⁰⁵. Shakespeare, par exemple, en créant *Hamlet*, a créé de nouvelles possibilités, à commencer par celle de *Hamlet*. Cette fois-ci c'est un «sens positif» du possible. Et en ce sens *Hamlet* n'était «pas encore possible»¹⁰⁶ avant Shakespeare ni même avant que Shakespeare ait écrit *Hamlet*.

Le possible bergsonien est donc d'abord un possible daté comme «la plénitude du temps» (Ga 4.4). Mais la plénitude du temps advient parce que

¹⁰² Leibniz, *Définitions*, dans *Recherches générales sur l'analyse des notions et des vérités*, Paris 1998, p. 108

¹⁰³ R 67; O 429.

¹⁰⁴ PM 113; O 1342.

¹⁰⁵ O 1341.

¹⁰⁶ PM 110; O 1340.

«toute la création jusqu'à ce jour gémit en travail d'enfantement» (Rm 8. 22). Ce qui devient possible par la plénitude du temps est donc enfanté par *la mémoire du monde* en totalité. Le paradigme de Shakespeare et *Hamlet* illustre un autre concept. C'est celui d'une possibilité idiosyncrasique ou individuée, conditionnée, en termes aristotéliens, par la génération d'un individu et même, plus précisément, par la *génération d'un génie* ou d'un talent. Nous supposerons ici que le génie est la condition *nécessaire et suffisante* de ses œuvres, comme l'arbre qui porte ses fruits. Le concept capable de recyclage qui cerne au plus près ce modèle, tout en lui donnant peut-être le petit coup de pouce de généralisation qui convient, nous semble être la notion d'*entéléchie*. À côté de la modalité leibnizienne du possible apagogique, Bergson a donc découvert la modalité du *possible entéléchique*.

Par-dessus le marché, entre le possible apagogique et le possible entéléchique il y a une relation logique essentielle. Nous avons vu que l'exemple de Hamlet est reconnu illustrer aussi le possible préalable qui est le possible apagogique, même s'il est là pour illustrer la possibilité qui doit attendre au moins Shakespeare, c'est-à-dire la possibilité entéléchique. Cela illustre le fait que *la possibilité entéléchique implique la possibilité apagogique*: pour que sa possibilité soit créée par Shakespeare, *Hamlet* doit d'abord être non-contradictoire. Cette inclusion du possible bergsonien dans le possible leibnizien est même tellement importante pour la compréhension correcte de l'autre concept nouveau introduit par Bergson en la matière, celui de «virtuel», qu'il faut lui donner sa frappe symbolique au moyen du symbole usuel pour noter la possibilité, le losange \diamond , conjointement au symbole fer à cheval \subset d'inclusion d'une classe dans une classe. Nous obtiendrons ainsi la formule

$$\diamond \text{ bergsonien } \subset \diamond \text{ leibnizien}$$

(«Les possibles bergsoniens sont des cas de possible leibnizien»)

C'est la loi de *primauté du possible apagogique* (sur le possible entéléchique). Bergson garde cependant le droit de dire que le possible apagogique est seulement un «sens particulier»¹⁰⁷ du possible, c'est-à-dire qui n'épuise pas le sens du possible en général.

Par ailleurs, quand Bergson écrit par exemple que la force de la vie «a le choix entre deux manières d'agir»¹⁰⁸, qu'elle «peut fournir cette action *immédiatement*» ou bien «peut la donner *médiatement*», il nous présente deux possibles, mais leur possibilité n'est pas intemporelle comme celle du possible apagogique. Pour qu'il y ait des possibilités de la vie comme telle il faut d'abord que la vie existe. Cependant il ne s'agit pas non plus de la possibilité entée dans un individu comme celle de *Hamlet* dans Shakespeare. Nous avons affaire à un chaînon intermédiaire entre le possible apagogique et le possible entéléchique.

¹⁰⁷ PM 112; O 1341.

¹⁰⁸ EC 142-143; O 615.

Nous découvrons par conséquent que Bergson, en raison même de son schématisme à vocation universelle, doit assumer, sur le possible, la panoplie de concepts la plus vaste que l'on puisse envisager. À un extrême, puisque le possible apagogique fait partie des modalités admises, le cône de Bergson doit accueillir la pyramide entière des mondes possibles¹⁰⁹ que Leibniz fait visiter par Athéna dans la *Théodicée*. À l'autre extrême il y a la création de possibles par le réel sur le cours de la Durée. Entre les deux il y a les possibles des choix que la vie doit faire sur les bifurcations de son évolution.

Où la notion de virtuel intervient-elle en sus du possible? Dans «Le Possible et le Réel», Bergson rappelle que le vocable d'objet virtuel vient de l'optique géométrique, où il désigne en fait l'*image* de l'objet réel placé devant un miroir, du fait que ce reflet *apparaît* comme un objet réel qui serait placé derrière le miroir. C'est une représentation spatiale. Adaptée à l'exemple shakespearien pour préciser le sens du possible *positif*, elle fait du miroir le repère du présent où Shakespeare crée la possibilité positive de *Hamlet*, le rôle de l'objet réel étant donné à la pièce *Hamlet*, de sorte que la croyance à la réalité de l'objet virtuel au fond du miroir va représenter une illusion à dissiper. C'est une modèle physique de la *réalisation* du possible entéléchique, lorsque le théâtre de demain sera devenu celui d'un aujourd'hui. Ce qui permet à Bergson de décrire dans les termes suivants l'illusion «de possibles qui se réaliseraient par une acquisition d'existence»:

Autant vaudrait prétendre que l'homme en chair et en os provient de la matérialisation de son image aperçue dans le miroir, sous prétexte qu'il y a dans cet homme réel tout ce qu'on trouve dans cette image virtuelle avec, en plus, la solidité qui fait qu'on peut la toucher. Mais la vérité est qu'il faut plus ici pour obtenir le virtuel que le réel, plus pour l'image de l'homme que pour l'homme même, car l'image de l'homme ne se dessinera que si l'on commence par se donner l'homme, et il faudra de plus un miroir¹¹⁰.

Ici, Bergson semble retirer d'avance d'une main ce qu'il va justement accorder de l'autre puisque cette représentation d'une illusion sur le possible dans une spatialisation du temps est immédiatement suivie de la stipulation soumettant *Hamlet* à la condition de possibilité préalable.

L'argumentation de Bergson sur la question doit se comprendre alors comme une nouvelle triade en *Distinguo*, *Concedo* et *Nego*, selon la plus pure tradition de la *disputatio* dans les règles.

Distinguo. Bergson distingue entre la possibilité leibnizienne et la possibilité bergsonienne.

¹⁰⁹ Il faut ajouter que la critique de l'idée de néant par Bergson, en frappant le néant d'impossibilité, se trouve équivaloir à la postulation d'un être nécessaire, comme celui que l'on trouve chez Leibniz (*Monadologie*, § 45).

¹¹⁰ PM 112; O 1341.

Concedo. Bergson vient d'accorder que la possibilité de *Hamlet* doit être en premier lieu une possibilité leibnizienne. Autrement dit, tout ce qui est virtuel doit aussi être un possible leibnizien.

Nego. Parlant de cette possibilité préexistante, Bergson précise qu'en revanche «le possible ainsi entendu n'est à aucun degré du virtuel, de l'idéalement préexistant».

Bergson ajoute ainsi que, si tout ce qui est virtuel doit aussi être un possible leibnizien *il ne faut pas y joindre la réciproque* («tout ce qui est possible leibnizien est un virtuel bergsonien»). C'est-à-dire qu'*il ne faut pas donner au possible négatif de Leibniz les prérogatives du possible positif de Bergson*.

Plus précisément il faut distinguer entre *possibilité préexistante* et *préexistence (possible)*. Chez Leibniz, par exemple le monde possible qui est de surcroît existant a bien une *possibilité préexistante* à sa réalisation. Mais il n'est pas pour autant une préexistence possible de ce qui est, ce qui en ferait un *idéalement* préexistant. Il n'y a pas de préexistence idéale. En revanche il y a du *réellement* préexistant. Par exemple, en Shakespeare, il y a une préexistence de *Hamlet*, identique à la création par Shakespeare de la *possibilité* de Hamlet.

Et c'est ici que nous arrivons sur la différence entre la *puissance* aristotélicienne et la *possibilité* ou virtualité bergsonienne. «L'acte», selon Aristote «est le fait pour une chose d'exister en réalité et non de la façon dont nous disons qu'elle existe en *puissance*, quand nous disons, par exemple, qu'Hermès est en puissance dans le bois, ou la demi-ligne dans la ligne entière parce qu'elle pourrait en être tirée; ou quand nous appelons savant en puissance celui qui même ne spéculé pas, s'il a la faculté de spéculer»¹¹¹. Selon Aristote la statue d'Hermès est déjà en puissance dans le matériau; selon Bergson Shakespeare doit *créer* la possibilité de *Hamlet* et ne peut le faire qu'en créant *Hamlet*.

Mais le terme «virtuel», chez Bergson, est apparu bien avant 1920. Et il nous faut remonter maintenant à la manière dont l'*objet* virtuel est entré en scène en 1896:

Les centres où naissent les sensations élémentaires peuvent être actionnés en quelque sorte, de deux côtés différents, par devant et par derrière. Par devant ils reçoivent les impressions des organes des sens et par conséquent d'un *objet réel*; par derrière ils subissent, d'intermédiaire en intermédiaire, l'influence d'un *objet virtuel*. Les centres d'images, s'ils existent, ne peuvent être que les organes symétriques des organes des sens par rapport à ces centres sensoriels. Ils ne sont pas plus dépositaires des souvenirs purs, c'est-à-dire des objets virtuels, que les organes des sens ne sont dépositaires des objets réels¹¹².

Relativement au modèle optique de 1920, comme on le voit, la perspective est entièrement inverse. En 1920, la virtualité de l'objet virtuel sera principalement destinée à représenter une illusion où, de même que l'image dans le miroir est projetée illusoirement comme un objet derrière le miroir, la possibilité créée dans

¹¹¹ *Métaphysique*, 1048 a 30-35, traduction Tricot, Paris 1966.

¹¹² MM 145; O 274.

le présent est projetée dans le passé comme possibilité (entéléchique) préalable. En 1896, tout au contraire, sur le cerveau placé entre deux «côtés», si l'objet réel (placé sur le plan de la matière) agit bien d'un côté, par les organes des sens, l'objet virtuel (placé dans le cône mnémonique) exerce lui aussi une influence¹¹³. Et, alors que l'action de l'objet réel va de soi, l'influence de l'objet virtuel bergsonien, par opposition à l'incapacité causale de l'image dans le miroir, est une affirmation spéculative du plus grand poids.

Il y a donc bien au moins deux concepts de «virtuel» chez Bergson. Dans l'un, le virtuel est dévalorisé comme image illusoire dans le miroir et nous l'appellerons le virtuel optique. Mais dans l'autre l'objet virtuel est la cheville ouvrière du schéma dynamique. C'est le *virtuel schématique*.

De surcroît, dans le cône de Bergson, les plans obtenus par section sont *doublement* qualifiés. «Ces plans ne sont pas donnés», précise d'une part Bergson, «comme des choses toutes faites, superposées les unes aux autres. Ils existent plutôt virtuellement, de cette existence qui est propre aux choses de l'esprit»¹¹⁴. Et d'autre part ils figurent «une multitude indéfinie d'états possibles de la mémoire»¹¹⁵. Il y a donc chez Bergson un concept de virtuel qui ne s'oppose nullement à la modalité du possible, mais tout au contraire équivaut à l'une des formes du possible bergsonien.

C'est en particulier en ce sens du possible comme virtuel que Bergson déclare:

La conscience est la lumière immanente à la zone d'actions possibles ou d'activité virtuelle qui entoure l'action effectivement accomplie par l'être vivant¹¹⁶.

De même que, chez Aristote, la bataille navale de demain fait partie des *futurs contingents*, et donc des futurs possibles¹¹⁷, elle fera partie chez Bergson des *avenirs virtuels* ouverts à l'action présente.

Lorsque le virtuel est pris ainsi comme forme du possible, les états *possibles* définis par les coupes virtuelles dans le cône de la mémoire sont par conséquent comme les *mondes possibles* dans la pyramide leibnizienne à la fin de la *Théodicée*. Le schématisme bergsonien, comme le mécanisme métaphysique de Leibniz, est un processeur permettant de passer du possible au réel. De sorte que, si *Albertine est un monde possible*, alors ce que Deleuze commentateur de Bergson appelle «virtuel» est seulement *un cas particulier du possible généralisé* par la logique modale mathématique *et par Deleuze*. Dans la logique modale mathématisée, la multiplication des modalités (dont les concepts de possible) produit un problème de vocabulaire: le lexique se lasse plutôt de pourvoir que la logique de fournir. L'usage bergsonien du mot «virtuel» pour parler d'une nouvelle forme

¹¹³ Le cerveau ainsi placé annonce l'homme selon Jung, devant affronter d'un côté la réalité du principe de réalité freudien, mais aussi, d'un autre côté, son propre inconscient.

¹¹⁴ EC 272; O 371.

¹¹⁵ EC 187; O 307.

¹¹⁶ EC 145; O 617.

¹¹⁷ Chez Aristote, est contingent ce qui n'est *ni nécessaire ni impossible*, de sorte que la contingence implique la possibilité.

de possible est donc le bienvenu afin de marquer, dans cette expansion de la logique, ce que l'embarcation bergsonienne apporte de nouveau.

Le schématisme dynamique de Bergson s'inscrit, nous l'avons vu, dans un lignage où, quand on le remonte, on rencontre d'abord le «mécanisme métaphysique» expressément décrit par Leibniz, puis cet autre mécanisme métaphysique avant la lettre qui commande la double machine à couper le fil de la destinée puis à ranimer les morts que Platon a imaginée dans le mythe d'Er. Pour cette raison il sera naturel de conclure en montrant comment la méthode philosophique de Bergson reprend point par point les trois règles de la méthode platonicienne.

Platon a su en effet, pour nous, condenser toute le métier du philosophe en trois images qui, depuis, déploient toujours la constellation de la méthode en philosophie: le philosophe doit être d'abord le cuisinier qui sait découper la volaille en respectant ses articulations naturelles (*Phèdre* 265e) puis l'échanson qui sait doser le mélange de vin (*Philèbe* 61c) et enfin le raffineur d'or (*Politique* 303de). Or nous retrouvons ces trois moments dans la méthode bergsonienne¹¹⁸: division suivant les lignes intérieures¹¹⁹, recoupement des lignes de faits¹²⁰, puis enfin sélection du cas pur¹²¹. C'est peut-être ainsi que Bergson reçoit un élan propre à la pensée qui est parti de Platon et qui a dû ainsi traverser, pour lui parvenir, toute l'histoire de la philosophie¹²².

Jean-Claude Dumoncel
Université de Caen
✉ jcdumoncel@gmail.com

¹¹⁸ Dans l'Introduction du *Jeu de Wittgenstein*, nous avons montré que cette triade méthodologique se retrouve aussi chez le second Wittgenstein.

¹¹⁹ EC 157; O 627.

¹²⁰ ES 4; O 817.

¹²¹ MM 140; O 270.

¹²² Je remercie Henri Droguet pour sa lecture généreuse de cet article *in statu nascendi*.